

LA FEMME TOUTE-PUISSANTE SEULEMENT EN RÊVE !

L'idée que les premières sociétés humaines auraient été matriarcales, et que ce modèle perdurerait aujourd'hui, est un thème récurrent. Pourtant, jusqu'à présent, aucune étude n'est parvenue à le démontrer.

Un ami m'envoie ces jours-ci un joli reportage sur le peuple Moso, au titre alléchant : « Ethnie chinoise matriarcale aux mœurs incroyables ». Matriarcat : voici le grand mot lâché. Depuis le tournant de l'ère romantique, nombreux furent les rêveurs inspirés qui, cherchant la source de l'harmonie perdue, pensèrent la trouver au sortir des révolutions agricoles dans des sociétés entièrement gouvernées par des femmes. Et régulièrement ils y reviennent, comme pour retrouver les témoins d'un rêve de Grande Mère puissante qui, s'il existe bien chez les dieux et les déesses des polythéismes vivants ou morts, n'est attesté nulle part dans le réel, par aucun anthropologue, quelle que soit sa nationalité. Que faut-il donc comprendre de la place des femmes dans l'évolution du monde ?

Catherine Clément

Philosophe et romancière, vice-présidente de la Maison des cultures du monde, à Paris.

Reconnus « communauté modèle » en 1996, à l'occasion du cinquantenaire de l'Unesco, identifiés par l'explorateur Joseph Rock en 1924, les Moso sont bel et bien une société matrilineaire, souvent appelée « le pays des femmes » – les biens se transmettent par les femmes – et matrilocale – le couple marié réside chez la mère de l'épouse. Le mariage est supposé ne pas y exister, non plus que la reconnaissance du père, qu'il soit connu ou inconnu. Bouddhistes tibétains, les Moso vénèrent une déesse-mère, ce qui n'est pas rare de l'Inde à la Mongolie. La sexualité y est parfaitement libre, ce qui, sans doute, explique la consécration contemporaine du petit peuple Moso (50 000 personnes) comme « modèle », à moins que ce ne soit pour contrarier la Chine populaire, qui ne reconnaît pas les enfants sans père.

Liberté sexuelle ne veut pas dire pouvoir

Sans père, mais pas sans oncles : le principe masculin de l'éducation moso revient quand même à l'homme, et si l'oncle occupe exactement la place du père, la structure n'est pas radicalement différente du noyau familial habituel. Pas de matriarcat moso non plus, car le pouvoir est partagé : les femmes s'occupent des maisons et des travaux ruraux, les hommes des

Les figurines féminines (ici la Dame aux fauves, env. 6000 av. J.-C., Çatal Höyük, Turquie) ont nourri la thèse d'un matriarcat primitif.



G. DAGLI ORTI, THE PICTURE BOOK, AUBRIMAGES

relations extérieures et des affaires religieuses. Les anthropologues ont souvent décrit des sociétés à sexualité libre sans que cela ne détermine en quoi que ce soit le pouvoir féminin. Ils ont également découvert des sociétés matrilocales et matrilineaires dans lesquelles les femmes possèdent les terres, les cultivent, les transmettent. Mais, comme dans celle des Bororo étudiée par Claude Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques* (1955), où les femmes n'ont pas droit à la parure superbe, emplumée – qui est réservée aux hommes – elles ne disposent d'aucun pouvoir, ni de commandement ni de religion. Jusqu'à nouvel ordre, personne n'a pu prouver l'existence d'un matriarcat véritable, où le pouvoir serait aux mains des femmes, ni dans le passé ni au présent. La femme puissante des origines relève de la songerie.

Le premier rêveur matriarcal, le Suisse Johann Jakob Bachofen, publia en 1861 un ouvrage monumental, *Le Droit maternel, recherche sur la Gynécocratie de l'Antiquité dans sa nature religieuse et juridique*, titre

Chronologie

v. 35 000 av. J.-C. Apparition des figurines féminines (dites « vénus paléolithiques »).

1520 av. J.-C. Hatshepsout, autoproclamée pharaon, représentée en homme.

1200 av. J.-C. Existence du peuple des Amazones selon la mythologie grecque.

IV^e s. av. J.-C. Pratique de la polyandrie mentionnée dans la *Mahabharata*.

431 Marie déclarée mère de Dieu lors du concile d'Éphèse.

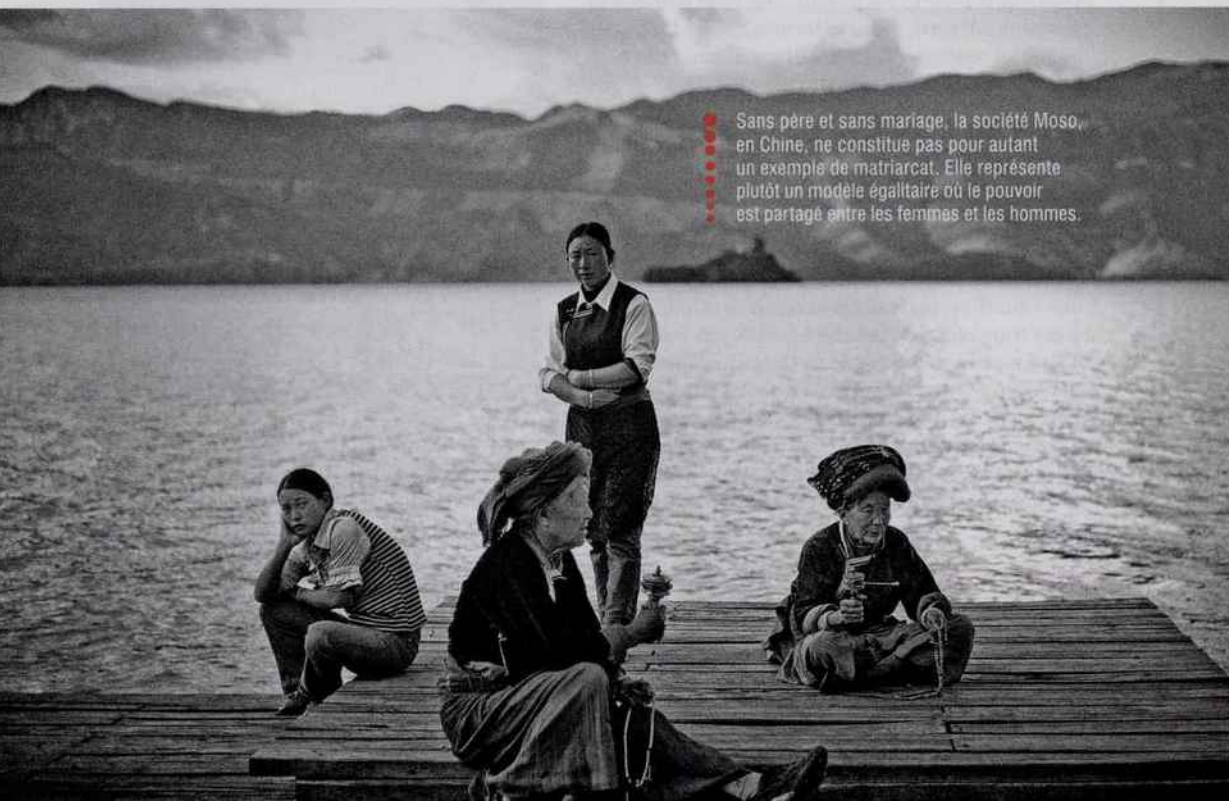
final d'un livre qui aurait dû s'appeler *Sur la place de la femme dans la préhistoire du genre humain*. « Gynécocratie » est un terme qui sonne clair : c'est le pouvoir absolu des femmes. « *Quoi de plus surprenant, écrit-il à l'un de ses amis, que de voir la femme des premiers temps de l'histoire humaine occuper le rang et la position qu'un développement plus avancé du genre humain a irrévocablement assigné aux êtres de notre sexe masculin ?* »

Les Grecs étaient bien misogynes

Belle idée, célébrée à bon droit par les féministes que nous fûmes dans la décennie 1970. Belle idée, mal ficelée : Bachofen ne traite que des mythes, qu'il prend à la lettre, en oubliant le réel des sociétés qu'il étudie, d'abord les Amazones (imaginaires), puis essentiellement la Grèce antique, surtout Athènes. Meurtrière de son époux violent, la reine Clytemnestre, sous le couteau de son fils Oreste qui veut venger son père, revendique le droit maternel, et les trublionnes Érinées chargées de le punir le sifflent aux oreilles du matricide. Soit, ce sont les Atrides à l'époque des tragédies grecques. Mais, pour Bachofen, le développement du genre humain, hélas, est « irrévocablement assigné » à l'homme. Et c'est à Athènes seulement, espace politique harmonieux, croit-il, que s'exerçait la gynécocratie. Réplique de l'helléniste Claire Nancy dans *Euripide et le parti des femmes* (Rue d'Ulm, 2016) : « *La cause est aujourd'hui bien claire : la misogynie – sous sa forme occidentale – n'a pas volé son étymologie grecque. La rhétorique athénienne réservait aux femmes un sort éloquent dans sa brutalité, qui leur donnait le choix entre la*

mention du silence [...] ou bien celle du blâme : psogos gunaïkôn, le blâme des femmes, porté en Grèce à la hauteur d'une institution. » Et en effet, l'exercice du blâme des femmes est effarant. « *Mort à vous !* » crie Hippolyte sous la plume d'Euripide. *Ma haine des femmes, jamais je n'en serai rassasié, même si l'on prétend que je ne cesse de le redire, c'est qu'elles ne cessent d'être mauvaises. Qu'on se charge de leur apprendre à se tenir ou qu'on me laisse me déchaîner contre elles !* » Depuis qu'en France les hellénistes sont également des femmes (Nicole Loraux ou Claire Nancy), oui, « *la cause est aujourd'hui bien claire* » et Bachofen a gentiment rêvé.

Ce qui n'est pas un rêve, en revanche, c'est la persistance de mariages polyandres (une femme pour plusieurs maris), dans les régions bouddhistes du Pakistan, au Ladakh dans le nord de l'Inde et au Tibet traditionnel : plutôt que de disperser l'héritage entre des frères, mieux vaut une femme unique pour tous, modèle majeur de l'épopée hindoue du *Mahabharata* – Draupadi, femme unique, a cinq frères pour époux. Lisez *les Empires de l'Indus*, d'Alice Albinia (Actes Sud, 2011), vous y trouverez de passionnantes descriptions d'époux et d'épouses pratiquant la polyandrie dans le Pakistan d'aujourd'hui, inattendu, rigoriste musulman, mais avec des niches à femmes possédantes. Or juste à côté, dans une Inde où manquent 10 % de filles à cause des avortements sélectifs (quoique interdits), rien n'exclut l'extension du modèle polyandre, faute de filles à marier. Pas de matriarcat, mais une certaine revanche féminine pour le futur : manquantes par haine envers les femmes, celles-ci deviendront si précieuses qu'il faudrait en passer par la polyandrie. ●



Sans père et sans mariage, la société Moso, en Chine, ne constitue pas pour autant un exemple de matriarcat. Elle représente plutôt un modèle égalitaire où le pouvoir est partagé entre les femmes et les hommes.